

QUATRIÈME MANDAT

L'esprit du douar

«Et nous prendrons sur nous d'expliquer le mystère des choses, comme si nous étions des espions de Dieu.»

(Shakespeare : Le roi Lear)

Au lendemain du 17 avril 2014, lorsque les résultats de l'élection présidentielle seront connus, s'ouvrira une nouvelle ère pour l'Algérie qui sera soit celle d'un pays qui cherchera comment se reconstruire après le viol de sa conscience soit celle d'une nation qui aura à subir les conséquences de sa résignation à ce viol.

Les générations actuelles ne savent que peu de choses des circonstances dans lesquelles Ben Bella, Boumediène et Chadli ont pris le pouvoir, sinon qu'ils sont venus dans le sillage chargé de mystères et de falsifications de la comète à laquelle les astronomes ont donné le nom de code de «Révolution du 1^{er} Novembre 1954». Tout le monde se souvient par contre de celles dans lesquelles est arrivé il y a quinze ans

C'est à ce peuple que Boutef a adressé la lettre dans laquelle il lui en veut presque de l'obliger à rester à leur tête alors qu'il leur a avoué et montré à la télévision qu'il n'en avait plus les moyens physiques et intellectuels. Et l'esprit du douar lui a répondu : «Nous te voulons même mort, même sur une planche mortuaire, même à quatre pattes comme le nourrisson se préparant à marcher.»

Bouteflika et assiste en pleine lumière de l'histoire aux manœuvres par lesquelles il veut rester au pouvoir «Jusqu'à ce que Dieu hérite de la Terre et de ceux qui l'habitent». (Coran).

Les dix millions d'Algériens que comptait le pays à l'indépendance étaient tout à leur joie de recouvrer la souveraineté, la dignité, la liberté et la vie de tous les jours sans le colon, le garde champêtre et le *gaïd* qui leur faisaient «suer le burnous». Ils sortaient meurtris de la guerre et dans leur immense majorité analphabètes.

N'importe quel aventurier issu de leurs rangs ou rentré d'un pays voisin où il était à l'abri qui aurait pris le pouvoir dans ce contexte aurait été accueilli comme l'ange Gabriel. C'était le lot des pays fraîchement indépendants : la démocratie était regardée par eux comme un privilège des pays évolués, et les régimes totalitaires comme un passage obligé pour les pays qui cherchaient le développement mais allaient trouver la régression.

Ce peuple n'existe plus en apparence, il a été formellement remplacé par des dizaines de millions d'Algériens dont les plus jeunes boucleront dans moins de trois mois leurs cinquante-deux ans et dont la majorité a reçu une..., enfin, une instruction. Rien de plus normal, le temps et la nature ayant accompli leur œuvre ici comme ailleurs. L'anomalie, c'est que parmi ceux qui aspiraient au pouvoir en 1960, il en est qui sont encore là, plus chevelés au pouvoir que jamais.

Quand eux ou leurs serviteurs s'adressent aux Algériens pour qu'ils leur accordent une énième «prolongation», ils parlent en fait à l'ancien peuple des douars, un peuple docile et crédule qui a cru jadis aux marabouts, au *gaïd* et au bachagha, qui a cru en 1991 à une œillade de Dieu au-dessus du stade du 5-Juillet, qui croit aujourd'hui à la «baraka» de Bouteflika et croira longtemps encore à la «chèvre qui vole». C'est ce peuple dont ils veulent prolonger les jours parce qu'ils ont besoin de ses rési-

dus et de son ignorance pour contrer les Algériens du XXI^e siècle qui refusent le 4^e mandat. Qui le refusent parce que leur projet consiste à changer l'esprit du douar en vision du monde nationale et moderne, et à bâtir sur l'assiette des douars des villes modernes.

Nous nous trompons quand nous prenons des phénomènes culturels pour des phénomènes politiques. Ceux qui ont dirigé ce pays et ceux qui ont disposé du peuple à son insu connaissent ces traits psychologiques et cette tournure d'esprit mieux que moi. Ils ne les connaissent pas par l'étude académique, en s'aidant des observations de Louis Massignon, Germaine Tillon ou des sciences coloniales mais instinctivement, à partir de leur propre idiosyncrasie puisqu'ils en émanent. Ils l'ont vu, entendu et pratiqué tout au long des années qu'ils ont passées — au temps de la France ou après l'indépendance — à tel poste d'observation, de responsabilité ou dans telle région du pays. Aussi, voteront-ils à sa place, mettront-ils au pouvoir ceux qui font

leur affaire et lui infligeront-ils les pires abus en étant convaincus que ce n'est jamais assez pour lui. Surtout depuis 1990 et 1991 quand, de leur point de vue, ils lui ont «donné» la chance d'entrer en démocratie et qu'il ne l'a pas saisie. Il n'en a fait qu'à sa tête, lui reprochent-ils, plongeant le pays dans la «tragédie nationale» que des deux côtés, on met depuis la «réconcilia-

Saïd et Saâdani, Amar et Amara, Bahloul et Moh la Triche doivent trépigner d'impatience à l'arrivée de ce jour après lequel il n'y aura plus besoin de campagne électorale, une corvée devenue éprouvante et périlleuse par ces temps où souffle encore la brise rebelle du républicanisme.

tion nationale» sur le compte du seul diable («jabha chitan !»). Tels sont les fondements psychologiques, les référents historiques et les arguments sécuritaires du 4^e mandat.

Bouteflika connaît de longue date ce peuple qui était en voie de disparition, mais qu'il a tout fait pour sauver de l'extinction. Il lui est arrivé de l'appeler «Ba !» dans un faux élan d'affection, expression tout droit remontée du temps où l'Emir Khaled et les premiers militants nationalistes parcouraient les Hauts-Plateaux et la steppe (dans les années 1910 et 1920) pour tirer leurs compatriotes de la léthargie et les libérer du «code de l'indigénat». Ils allaient de douar en douar et de souk en souk, bravant poussière et méfiance, pour aiguillonner les foules et les réveiller à l'idée nationale au milieu des essaims de mouches, des caquètements des poules, des hennissements des chevaux et du brouhaha des hommes attroupés autour de carcasses de chèvres ou de ballots de laine offerts à la vente. C'est à ce peuple que Boutef a adressé la lettre dans laquelle il lui en veut presque de l'obliger à rester à leur tête alors qu'il leur a avoué et montré à la télévision qu'il n'en avait plus les moyens physiques et intellectuels. Et l'esprit du douar lui a répondu : «Nous te voulons même

mort, même sur une planche mortuaire, même à quatre pattes comme le nourrisson se préparant à marcher.» De sorte qu'après le 17 avril, personne ne pourra ouvrir la bouche pour émettre un regret, un reproche ou une plainte devant ce que fera ou ne fera pas le président à vie.

Les générations de l'indépendance qui ont vécu dans les grandes villes ne connaissent pas le douar sous ses anciens aspects tels que les montrent des films comme *Chronique des années de braise* de Lakhdar Hamina, ou les décrivent des livres comme *Les conditions de la renaissance* de Malek Bennabi. Mais ils côtoient tous les jours l'esprit du douar, du bled, le sentent, l'entendent et y vivent même sans en avoir conscience, le prenant pour la «culture» et les marques de la «personnalité algérienne».

Cet esprit véhicule des idées, des réflexes et des comportements réfractaires à la notion de société, il est opposé de toutes ses forces à l'idée nationale, il est le milieu mental et sociologique où naissent les djouha, les charlatans et les démagogues. C'est le tribalisme et la «aârouchiya», porte par laquelle sont entrés au cours des deux derniers millénaires les colonialismes romain, ottoman puis français qui ont vite décelé chez nous cette tare et lui ont appliqué la maxime «diviser pour régner» pour l'incruster davantage dans nos gènes. Après 1962, il a été la porte par laquelle est entré le populisme socialiste avec ses mirages terrestres et, à sa suite, le populisme islamiste avec ses promesses de miracles célestes.

Aujourd'hui, c'est du côté du pouvoir, l'homme providentiel, le népotisme, le clientélisme, le régionalisme et la corruption. Du côté de l'opposition, c'est le paysage politique atomisé, l'affaiblissement réciproque des partis et des leaders, l'incapacité de se fédérer autour d'une cause et le

virus du zaïmisme (leadership). Du côté de la société, c'est l'indifférence à la chose politique, l'assistantat et le corporatisme. On ne milite pas pour changer les choses, on leur tourne le dos et leur oppose léthargie et fatalisme. C'est sur cet esprit que tablent les partisans du 4^e mandat quand ils lancent avec malice que «l'Algérie profonde» est avec eux. Après nous avoir révélé que leur candidat était marié avec l'Algérie

A partir de quel classement, de quelle limite dans la démission, de quelle catastrophe, nous déciderons-nous à crier unanimement : «On ne doit pas accepter cela !» A partir de quel siècle, de combien de morts, de quelle humiliation lancerons-nous d'une même voix : «C'en est assez ! On doit remonter la pente !»

(pourquoi le remarier alors ?) Sellal vient de déclarer qu'il mériterait d'être proclamé «bey des beys» et même sacré «roi» parce qu'il est tombé malade à cause de nous, à force d'avoir travaillé pour l'Algérie.

Ce n'est pas n'importe quel courtisan qui a tenu ces propos en public, c'est le directeur de campagne du candidat et Premier ministre en disponibilité. Cette incarnation vivante de l'esprit du douar, ce colo-

**Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr**



nisable de premier choix, ignore que le «bey des beys» s'appelle «dey» et que les uns comme l'autre étaient nommés par la Sublime porte. Qui va nommer le dey de la Régence d'Alger en l'absence du calife ottoman ? Quant à être roi, ne peut y prétendre que celui qui est de descendance et de sang royal. Boutef le serait-il ? Il aurait peut-être été plus indiqué de dire «empereur» comme pour Bokassa. Mais Sellal est en mission commandée ; il dévoile prudemment, par étapes, l'arrière-pensée du 4^e mandat : si le passage en force réussit, et il réussira comme le colonialisme, le maraboutisme et le charlatanisme, la prochaine étape sera l'instauration de la «monarchie» version douar, c'est-à-dire, par la vertu de la seule «moubayaâ». Saïd et Saâdani, Amar et Amara, Bahloul et Moh la Triche doivent trépigner d'impatience à l'arrivée de ce jour après lequel il n'y aura plus besoin de campagne électorale, une corvée devenue éprouvante et périlleuse par ces temps où souffle encore la brise rebelle du républicanisme.

Cinquante ans de République, ce n'est rien devant des siècles d'occupation turque et française pendant lesquels le douar était dirigé par le *gaïd*, l'agha ou le bachagha sous les ordres de l'administrateur ou de l'officier français.

Le douar n'a pas disparu, il a grandi jusqu'à envelopper de son esprit le pays presque en entier. A la place de la République, nous avons le «makhzen», et du gouvernement la «smala». Voici la définition qu'en donne le dictionnaire : «Ensemble de la maison d'un chef arabe, avec ses tentes, ses serviteurs, ses troupeaux et ses équipages. Figuré : famille ou suite nombreuse et encombrante "il est

venu avec toute sa smala»». Nous connaissons les classements internationaux qui nous situent en queue de peloton dans les bonnes choses, et en tête, dans les mauvaises par la faute des politiques appliquées depuis quinze ans malgré des conditions favorables qui ne se renouvelleront pas. Imaginons deux autres classements en réponse à deux questions :